Scène IV

HERCULE, LYCAS.

LYCAS.

Seigneur, redoutez tout des fureurs de la Reine.

HERCULE.

Le temps et la raison adoucirait sa haine.

LYCAS.

Elle est femme; on l’irrite.

HERCULE.

 Eh ne crains rien, Lycas.

Son courroux contre moi s’exhale en vains éclats,

Mais dans le désespoir dont je la vois atteinte

C’est Iole qui fait le sujet de ma crainte.

Philoctète a trahi mon amour malheureux,

Et Déjanire arrive instruite de mes feux.

C’est lui qui prévenant une facile épouse.

A porté dans son cœur cette rage jalouse.

Si je puis l’en convaincre... Oui, Lycas, aujourd’hui

Tout mon ressentiment retomberait sur lui.

Quel intérêt prend-il à traverser ma flamme?

Je ne t’explique point les soupçons de mon âme;

Mais crois moi, je pourrais donner de la terreur

À quiconque oserait me disputer un cœur.

Mais Iole entre ici; quel intérêt l’amène?

Madame, demeurez.

Scène V

HERCULE, IOLE, LYCAS, DIRCÉ.

IOLE.

 J’ai crû trouver la Reine,

Seigneur, on m’avait dit, qu’elle était en ces lieux.

Je venais présenter sa Captive à ses yeux;

Et puisqu’ainsi le veut la Fortune contraire,

Rendre à ma Souveraine un hommage sincère.

HERCULE.

Épargnez-vous ce soin, Madame, et pour jamais,

À ses jaloux regards dérober vos attraits.

Oui, Princesse, fuyez une fière ennemie,

Dans ses cruels soupçons justement affermie,

Qui veut punir sur vous un époux odieux,

Du malheureux amour qu’il a pris dans vos yeux.

IOLE.

Ah, Seigneur, j’avais cru qu’une épouse confiante

Etoufferait sans peine une flamme naissante,

Et que de ses regards la charmante douceur,

Lui rendrait l’ascendant qu’elle eût sur votre cœur.

HERCULE.

Non, si vous l’avez cru, vous vous êtes trompée.

C’est de vos seuls appas que j’ai l’âme occupée,

Déjanire à mes yeux n’en a point d’assez doux

Pour vous ravir un cœur qui veut n’être qu’à vous.

Du bruit de vos beautés cette Reine alarmée

De mille attraits nouveaux vainement s’est armée;

Et de quelque brillant qu’ils fussent rechaussés,

Votre seul souvenir les a tous effacés.

Et de quoi lui servait cette beauté nouvelle?

Je ne pensais qu’à vous quand j’étais avec elle.

IOLE.

Que je souffre, Seigneur, de vous voir prévenu,

D’un mouvement si tendre, et si mal reconnu!

Mais il faut bien enfin que la raison surmonte

Un amour, dont jamais on ne vous tiendra compte.

HERCULE.

Eh prenez-vous plaisir à me désespérer,

Madame?

IOLE.

 À cet effort il faut vous préparer.

Contre un injuste amour, tout parle, tout conspire.

Redonnez-vous, Seigneur, aux vœux de Déjanire,

Et si vous résistez à de si doux appas,

Cédez à son amour, et ne le bravez pas.

HERCULE.

Je l’ai bravé, Madame; hélas, pour ce que j’aime

Je braverais le Ciel, la Terre et l’Enfer même;

De la Reine tantôt l’éclatante fureur

A fait de vains efforts pour ébranler mon cœur.

Comme j’avais paru peu sensible à ses charmes,

Je l’ai paru de même à ses cris, à ses larmes;

Et dût-elle me perdre, il me serait trop doux

De mourir de sa main, si je mourais pour vous.

IOLE.

Ce que j’entends, Seigneur, ne sert qu’à me confondre.

Mais pourquoi tant d’amour, si je n’y puis répondre?

Quoique du monde entier Hercule soit vainqueur,

Il ne doit point prétendre à régner dans mon cœur.

HERCULE.

Et qui peut y régner plus justement qu’Hercule

Dans ce cœur trop fidèle à l’ardeur qui le brûle?

Non, ne prétendez pas qu’un rival odieux

Triomphe impunément de moi-même à mes yeux.

Et si de votre cœur il m’enlève l’Empire,

Craignez tout pour ses jours.

IOLE.

 Seigneur, qu’osez-vous dire?

Quel Rival? En est-il qui voulût contre vous...

Ah, si ma résistance aigrit votre courroux,

C’est moi qui fais le crime, il faut que je l’expie.

Au défaut de mon cœur, Seigneur, prenez ma vie;

Ordonner mon trépas; la justice y consent;

Mais n’y confondez point quelque Prince innocent.

Hélas, je ne vis point dans cette incertitude.

HERCULE.

Ah! je vois votre amour dans votre inquiétude,

Ingrate; et puisqu’enfin vous me désespérez,

Tremblez pour le Rival que vous me préférez.

C’est jouir trop longtemps de ma peine secrète;

Allez. Et vous, Lycas, rappelez Philoctète.

IOLE.

Seigneur, qu’allez-vous faire?

HERCULE.

 Allez; dans un moment

Vous saurez mes desseins et le sort d’un Amant.

Scène VI

HERCULE, seul.

Ne lasserai-je point la colère céleste?

Maîtresse, Épouse, Ami, tout me devient funeste.

De tant de grands exploits qui flattaient mon orgueil

L’amour de Philoctète est aujourd’hui l’écueil.

En vain pour couronner mes conquêtes heureuses,

J’ai posé de mes mains deux colonnes fameuses

Sur ces bords dangereux, où mes derniers travaux

Des deux plus vastes Mers ont rassemblé les eaux.

Ce sont des monuments érigés à ma honte,

Si dans le cœur d’Iole un mortel me surmonte.

Scène VII

HERCULE, PHILOCTÈTE, LYCAS

HERCULE.

Prince, vous me voyez confus, désespéré,

J’aime depuis un mois, sans l’avoir déclaré.

Aujourd’hui seulement je m’ouvre à ma Captive,

À vous. On m’avertit que Déjanire arrive.

Je vous charge du soin de presser son retour,

Et d’engager Iole à souffrir mon amour.

Un esprit complaisant, et doux comme le vôtre,

Vous a gagné l’estime, et de l’une, et de l’autre,

Et j’ai cru qu’aisément vous feriez consentir

Iole à m’épouser, et la Reine à partir,

Cependant, Philoctète, après votre entremise,

Déjanire demeure, Iole me méprise,

De plaintes toutes deux me viennent accabler:

L’une instruite d’un feu qu’il lui fallait celer,

Et l’autre à mon amour, plus fière, et plus rebelle;

Qu’avant que vous eussiez fait agit votre zèle.

Ce n’est pas tout, j’apprends qu’un Rival plus heureux;

Du cœur de la Princesse a mérité les vœux,

On me cache son nom, mais faites-vous justice,

Puisqu’il faut qu’en ce jour mon destin s’éclaircisse.

Ai-je encore besoin de nouvelles raisons

Pour arrêter sur vous mes funestes soupçons?

PHILOCTÈTE.

Seigneur, n’attendez pas dans le temps qu’on m’accuse,

Que j’aille me parer de quelque vaine excuse,

Et pour me garantir du péril que je cours,

D’une fausse innocence emprunter le secours.

Non, je sais qu’un Rival malaisément pardonne,

Et qu’Hercule condamne au moment qu’il soupçonne.

Ainsi ne craignez point que mon cœur agité,

D’un mensonge sans fruit couvre la vérité.

Ce cœur de votre amour secret dépositaire,

Aux yeux de Déjanire en a fait un mystère.

C’est blesser ma vertu que ne le croire pas.

Mais si de la Princesse adorer les appas,

Si de tous mes désirs lui faire un sacrifice,

Est un crime à vos yeux si digne de supplice,

De tout votre pouvoir, armez votre courroux:

Je suis plus criminel, que vous n’êtes jaloux.

HERCULE.

À me vanter ton crime ose encore prétendre?

PHILOCTÈTE.

Et qu’a-t-il de honteux, Seigneur, pour m’en défendre?

Pouvais-je résister à des charmes si doux?

Hélas! ai-je le cœur moins sensible que vous?

HERCULE.

Moins sensible que moi! Quoi, tu voudrais perfide...

PHILOCTÈTE.

Non, je sais le respect que doit prétendre Alcide:

Philoctète en aura pour vous jusqu’à la mort.

Je sais trop que le Ciel en marquant notre sort,

A mis votre fortune au-dessus de toute autre;

Mais, Seigneur, mon amour a devancé le votre;

Avant que le combat vous eût soumis ces lieux...

L’éclat de la Princesse avait frappé mes yeux.

HERCULE.

Ah! c’est trop différer: Holà, Gardes qu’on vienne.

Notre tête, Lycas, me répond de la sienne:

En lieu de sûreté menez-le de ce pas.

PHILOCTÈTE.

Seigneur, ne croyez point...

HERCULE.

 Obéissez, Lycas.

ACTE III

Scène I

DÉJANIRE, PHÉNICE.

DÉJANIRE.

Non, Phénice, tu prends une peine inutile,

Pour me faire quitter cette funeste ville.

Je veux dans :OEcalie chercher un autre sort;

Elle a causé ma honte, elle verra ma mort.

Mais il faut que le sang de celle qui m’affronte,

Venge aujourd’hui ma mort et répare ma honte.

Le malheur que je crains n’est que trop confirmé;

Puisqu’Hercule aime Iole, Hercule en est aimé.

Et quel lieu de douter qu’il n’aime sa Captive,

Lui qui craignant le cours d’une tendresse oisive;

Pour la renouveler après ses grands Exploits,

De Captives sans nombre a reconnu les Lois?

Il a fait arrêter le Prince Philoctète

Qui s’opposait sans doute à son ardeur secrète,

Ou qui de la Princesse est peut-être amoureux,

Phénice, et la prison est le prix de ses feux.

PHÉNICE.

Madame, puisqu’enfin rien ne peut vous contraindre

À sortir d’une Ville où vous devez tout craindre,

N’est-il pas un moyen plus facile et plus doux,

De vous venger d’Iole et d’un volage époux?

DÉJANIRE.

Oui sans doute il en est; et je puis t’en répondre.

Je tiens en mon pouvoir ce qui peut les confondre.

J’ai, Phénice... À tes yeux je ne m’en cache plus,

Un voile teint du sang du perfide Nessus,

De Nessus qu’Ixion eût d’une amour si vaine,

De ce Centaure enfin, qui sur les bords d’Evene

Frappé d’un javelot qui lui perçoit le flanc,

Vomit devant mes yeux tout son perfide sang;

Lorsque pour détourner une brutale envie,

Hercule de sa main lui fit perdre la vie.

Ce Centaure en mourant, de rage transporté,

Me dit de conserver ce voile ensanglanté;

Que ce serait par lui que j’aurais l’avantage

De regagner le cœur d’un Époux trop volage,

Quand d’un nouvel amour reconnaissant la Loi,

Il pourrait se résoudre à violer sa foi.

Oui, du sang de Nessus le charme imperceptible

Est pour me rendre Hercule un moyen infaillible.

Mais je n’aurai donc point la secrète douceur

De ne devoir qu’à lui le retour de son cœur!

PHÉNICE.

Eh! Sans porter si loin votre délicatesse,

Madame, d’un époux regagnez la tendresse.

Servez-vous du moyen qui vous est présenté.

DÉJANIRE.

Je n’en suis pas réduite à cette extrémité,

Phénice. Penses-tu, quoi qu’Hercule me brave,

Qu’il voulût à mes yeux épouser son esclave?

Non, non, tu me verrais avant ce coup affreux

Poignarder l’un et l’autre, et moi-même après eux.

Quelle secrète horreur! Qu’est-ce que j’envisage?

L’Ingrat, jusqu’à ce point pousserait-il l’outrage?

Oserait-il... Mais non, c’est trop tôt m’alarmer,

Sans épouser Iole, Hercule peut l’aimer.

Que dis-je... Ah juste Ciel! C’est en vain que j’espère,

Après m’avoir trahie, Hercule peut tout faire.

Ne me déguise rien, Phénice, au nom des Dieux.

Que dit-on? Qu’as-tu su?

PHÉNICE.

 Lycas entre en ces lieux,

Madame, c’est de lui que vous pourrez apprendre!

Scène II

DÉJANIRE, PHÉNICE, LYCAS.

DÉJANIRE.

Eh bien, Lycas, parlez, à quoi dois-je m’attendre?

LYCAS.

Madame, votre époux accablé de douleur,

Frémit du coup mortel qu’il porte à votre cœur;

Mais enfin de Junon la colère immortelle

Le contraint, quoiqu’il fasse, à vous être infidèle;

Et c’est pour épargner un supplice à vos yeux,

Qu’il ose vous prier d’abandonner ces lieux.

DÉJANIRE.

Quel supplice, Lycas? Parlez sans vous contraindre?

Mon Époux aime Iole, et qu’ai-je encor à craindre?

LYCAS.

Madame, il n’est plus temps de vous rien déguiser;

Il l’aime, et dès ce jour il prétend l’épouser.

DÉJANIRE.

L’épouser!

LYCAS.

 Oui, madame, et la pompe s’apprête.

Dérobez votre vue à cette triste Fête:

Cédez à la Fortune; et que vos yeux au moins

De ce triomphe affreux ne soient pas les témoins.

DÉJANIRE.

La force, la raison, l’esprit, tout m’abandonne.

Mais il faut bien partir, puisqu’Hercule l’ordonne.

Oui, Lycas, je suis prête à sortir de ces lieux.

Ne puis-je pas au moins recevoir ses adieux?

Avant que de partir il faut que je le voie:

Qu’il m’accorde, Lycas, cette dernière joie.

L’effort que je me fais pour observer sa Loi,

Hélas! Vaut bien celui qu’il se fera pour moi.

LYCAS.

Oui, de vous voir, Madame, il ne se peut défendre.

Je vais l’en avertir, et vous pouvez l’attendre.

 Scène III

DÉJANIRE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

J’admire le pouvoir que vous avez sur vous,

Madame, cet effort doit charmer votre Époux,

Cette rare vertu...

DÉJANIRE.

 Quoi, tu crois que je parte,

Que de ces tristes lieux ma Rivale m’écarte!

Ah! Phénice, jamais ne me connaîtras-tu?

Pour cet effort barbare ai-je assez de vertu?

Hélas! Dans ce moment je n’ai que de la rage,

De la vertu l’Amour m’a fait perdre l’usage:

Je n’en ai plus, Phénice, et comment en avoir?

Où la placer? Mon cœur est plein de désespoir.

PHÉNICE.

Si vous ne partez pas, pourquoi donc cette feinte?

DÉJANIRE.

Et d’Hercule et d’Iole, il faut calmer la crainte,

Dérober à leurs yeux ma jalouse fureur,

Et ne leur laisser voir qu’une tendre douleur.

Phénice, c’est ainsi qu’endormant leur prudence,

Je saurai ménager le temps de ma vengeance,

Éviter un départ plus cruel que la mort,

Et me rendre prés d’eux maîtresse de leur sort.

Cependant prévenons le Sort qui nous menace

De mettre dès ce jour ma Rivale en ma place.

Ôtons-lui, s’il se peut, jusques à la douceur

De jouir un moment de ce fatal honneur.

Servons-nous de ce voile, où l’on remarque encore

Des vestiges rougis par le sang du Centaure.

Tu sauras que voulant le garder chèrement,

J’en fis faire autrefois un pompeux vêtement,

Où l’adresse de l’Art à la Richesse unie,

Le rend propre à l’éclat d’une cérémonie.

Il faut que renfermant tous mes transports jaloux,

Je parvienne aux moyens d’en orner mon époux.

Mais pour ne pas nourrir une vaine espérance,

Il faut par des respects gagner sa confiance.

Cruelle jalousie, où me réduisez-vous?

Il faut feindre aujourd’hui pour fléchir mon époux.

Ah! Que je feindrai mal, et que de ma tendresse,

En voyant cet ingrat, je serai peu maîtresse!

Phénice, le voici. Pourquoi confondais-tu,

Ciel! Tant de perfidie avec tant de vertu?

Scène IV

HERCULE, DÉJANIRE, LYCAS, PHÉNICE.

DÉJANIRE.

Ma présence, Seigneur, blesse ici votre vue:

Vous voulez que je parte, et j’y suis résolue.

Du plaisir de vous voir, je prétendais jouir:

Vous me le défendez, il vous faut obéir.

Mais, Seigneur, puisqu’enfin nul espoir ne me flatte;

Que dans tout ce Palais mon infortune éclate;

Que tout y retentit de l’appareil pompeux

Dont votre amour honore un Hymen plus heureux:

Si c’est pour m’épargner l’horreur du sacrifice,

Que vous voulez, Seigneur, que je vous obéisse:

Rien n’égale l’horreur de m’éloigner de vous;

Et c’est de mes tourments le plus cruel de tous.

HERCULE.

Quoi, jusqu’à cet excès la tendresse vous porte,

Madame? Mais tantôt parliez-vous de la sorte?

D’où vient ce changement, et quels sont vos desseins?

DÉJANIRE.

Me séparer de vous est tout ce que je crains.

Mais puisque les fureurs, le désespoir, les plaintes

Ont fait de vains efforts pour rassurer mes craintes;

Je ne veux plus m’armer que d’innocents soupirs,

Pour combattre l’ardeur de vos nouveaux désirs.

À mon devoir, Seigneur, je me rends toute entière:

Plus de fierté; De quoi serais-je encore fière?

De mon fidèle amour? Il ne vous touche plus:

De mes attraits? Une autre, hélas, les a vaincus.

HERCULE.

Madame, au nom des pleurs que je vous vois répandre,

Dérobez à mes yeux une douleur si tendre.

Vengez-vous en fuyant d’un infidèle époux,

Qui s’arrache à soi-même, en s’attachant à vous,

Mon trouble...

DÉJANIRE.

 Eh bien, Seigneur, pour plaire à votre envie,

Où dois-je aller cacher ma déplorable vie!

Où me renvoyez-vous? Irai-je à Calidon!

Quel respect à ce Peuple inspirera mon nom?

Qui suis-je dans le temps qu’Hercule m’abandonne

Quel mérite me suit? Quel éclat m’environne?

Enfin de tant de noms et de titres pompeux,

Que peut-il me rester qu’un souvenir honteux?

Souffrez-moi près de vous. Votre nouvelle épouse,

Seigneur, n’aura pas lieu d’en paraître jalouse.

Accablée à ses yeux de tristesse et de deuil,

Je servirai sans doute à flatter son orgueil:

Car enfin je prétends, humble dans ma misère,

N’avoir plus d’autre soin que celui de lui plaire:

Trop heureuse, Seigneur, en lui faisant ma cour,

Si mes soumissions vous marquent mon amour.

HERCULE.

Qu’entends-je? Où vous emporte un excès de tendresse?

Non, non, de votre sort vous serez la maîtresse.

Je rougis à vos yeux du trouble où je me vois.

Madame, disposez de vous à votre choix,

Et bannissant enfin une crainte timide,

Demeurez, ou partez en épouse d’Alcide.

Faites-vous un plaisir de mes transports secrets:

Mais prenez-vous au Ciel du tort que je vous fais.

DÉJANIRE.

Ah! Si j’avais encor le bonheur de vous plaire,

Qu’aisément de Junon vous vaincriez la colère!

Ce triomphe pour vous ne serait pas nouveau.

Vous l’avez su braver même dès le berceau,

Lorsque vos seules mains vous servant de défense,

On vous vit des serpents vaincre la violence.

Par combien de brigands, et de monstres domptés,

Farouches ennemis par Junon suscités,

Avez-vous triomphé de sa haine immortelle?

Ah! ne lui cédez-vous que pour m’être infidèle;

Et ne vous lassez-vous enfin d’être Vainqueur,

Que lorsqu’il faut, ingrat, me garder votre cœur?

Qu’osai-je dire, ô Ciel! Mon amour m’a trahie.

Mais cet éclat sera le dernier de ma vie;

Et quoique me suggère un dépit trop confus,

J’oublierai, si je puis, que vous ne m’aimez plus.